

Joseph CLARKE, *Commemorating the Dead in
Revolutionary France. Revolution and Remembrance,
1789-1799*

Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 306 p.

Jean-Clément Martin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12636>

DOI : 10.4000/ahrf.12636

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 161-162

ISBN : 978-2-200-92761-5

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jean-Clément Martin, « Joseph CLARKE, *Commemorating the Dead in Revolutionary France. Revolution and Remembrance, 1789-1799* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 369 | juillet-septembre 2012, mis en ligne le 28 février 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12636> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12636>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Joseph CLARKE, *Commemorating the Dead in Revolutionary France. Revolution and Remembrance, 1789-1799*

Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 306 p.

Jean-Clément Martin

RÉFÉRENCE

Joseph CLARKE, *Commemorating the Dead in Revolutionary France. Revolution and Remembrance, 1789-1799*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, 306 p., ISBN 978-0521189835, 43,60 €.

- 1 Ce livre propose une relecture iconoclaste des rapports entretenus par les Français avec la mort et le sacré pendant la Révolution française. Alors qu'il est régulièrement assuré que le divorce fut vite prononcé entre révolutionnaires et chrétiens, que la laïcisation des esprits avait gagné la partie et que l'Être suprême devait plus aux déistes qu'aux catholiques, l'auteur, s'appuyant sur les cérémonies publiques et privées, insiste, au contraire, sur la permanence de l'attention portée aux morts pendant la Révolution selon les rites religieux classiques. À côté des réflexions autour de la vertu et du culte des grands hommes, que les Lumières, au moins parisiennes, promeuvent, c'est au culte catholique, certes célébré par des curés patriotes comme Fauchet, que les Parisiens font appel pour honorer les morts de la prise de la Bastille. Ils leur donnent, à cette occasion, une pompe funèbre très au-dessus de ce que leurs appartenances sociales leur donnaient à espérer. L'égalité devant la mort passe ainsi par l'Église révolutionnaire, même si les orateurs qui interviennent alors privilégient l'idée générale de mourir pour la patrie, en circonscrivant le rôle du « peuple » hors de la politique. La chute de la Bastille devient un miracle de la Providence, les « vainqueurs » ayant été animés par le

bras vengeur de Dieu, au risque de transformer la victoire populaire en une allégorie destinée à contenir toute référence trop hardie à la violence.

- 2 Cette unanimité se fissure devant les hommages rendus aux morts de la révolte de Nancy et au moment de la mort de Mirabeau. Les députés suivent plus qu'ils ne précèdent l'opinion en inhumant ce dernier dans le Panthéon, tandis que d'innombrables messes sont dites dans le pays à sa mémoire. L'entrée de Voltaire au Panthéon marque au contraire les clivages, puisque la cérémonie s'intègre dans les luttes autour de la Constitution civile du clergé et devient un acte partisan. Parmi les exemples cités, la laïcisation imposée par Quatremère de Quincy dans l'édification du Panthéon participe de ces débats, dont la complexité excède cependant une opposition simpliste entre pro- et contre-révolutionnaires. C'est ce qu'illustrent les cérémonies discordantes autour de la mort de Simoneau, comparé au Christ par Grégoire en juin 1792. La rupture entre sensibilité populaire et conviction des élites détachées de la religion est marquée après l'été 1792, surtout quand une partie de ces dernières s'engagent dans la déchristianisation. Dans cette lecture, le fait qu'il ait eu des messes en l'honneur des victimes du 10 août 1792 n'est pas négligeable.
- 3 Les réactions à la suite de la mort de Marat sont là aussi exemplaires, puisque la Commune et les Cordeliers obtiennent qu'il soit inhumé dans un reposoir inspiré par la sensibilité rousseauiste, refusant la grandeur du Panthéon. Marat n'y entre en 1795 qu'à la suite de démêlés avec la mémoire de Robespierre, retrouvant Rousseau, déplacé depuis Ermenonville. La commémoration unitaire est donc un échec et la majesté des hommages sombre dans les polémiques, creusant l'écart entre les attentes collectives, les objectifs militants et les manifestations d'anticléricalisme ou de déchristianisation. D'autant plus que l'auteur relève que, pour parler de Marat, le recours au sacré chrétien est visible dans les formules employées, y compris par les sans-culottes. Il conteste ainsi la notion de transferts de sacralité, ou plutôt il la module en insistant sur les reconductions de pratiques appliquées à de nouveaux objets et en montrant à quel point les réactions régionales peuvent être différentes. Les sans-culottes se signant lors des fêtes révolutionnaires, ou confondant déesse Raison et culte de l'Être suprême, renforcent les conclusions de l'auteur. La prolifération de souvenirs, de toute nature, à propos de Marat, ce qui donne raison à l'auteur, se combine pourtant avec l'exploitation politique de sa mort, ce qu'il ne retient pas assez, si bien qu'il serait plus juste de penser qu'il y ait eu contamination par le politique des pratiques et des attitudes traditionnelles des Français, conclusion qui serait finalement fort banale, applicable à toutes les époques, plutôt que de vouloir tirer une condamnation systématique de la Révolution, échouant dans un projet, à l'évidence mal défini.
- 4 La démonstration est convaincante jusque-là ; elle l'est moins pour la période qui suit. L'analyse des souvenirs laissés par les martyrs, comme par Robespierre, est faible et insuffisante eu égard à l'historiographie existante. C'est aussi le sentiment qui naît à la lecture de la dépanthéonisation de Marat, puis du chapitre consacré aux fêtes organisées autour du souvenir des soldats. Des oublis, comme l'absence de mention des attentions portées aux soldats de l'an II, les demandes de réouverture d'églises, sont regrettables, même si l'interprétation de la commémoration servant à répudier le passé plus qu'à commémorer les morts a des accents justes. L'auteur met en lumière des éléments importants pour comprendre la période, comme l'abandon du projet de Dusaulx visant à commémorer « les milliers de bons citoyens... massacrés » ou la mise au Panthéon d'un Rousseau, en oubliant ce qu'il a écrit à propos d'un vicaire savoyard

et du contrat social. Cette réécriture d'une histoire de la Révolution sans Robespierre, pour laquelle la presse de droite se déchaîne contre les philosophes, n'est pas fausse, mais le parti pris de l'auteur est flagrant, même s'il n'a pas tort de souligner le peu d'attention portée aux « braves défenseurs », et en particulier à leurs veuves, par la nation, sans toutefois voir comment le sentiment national se conjugue différemment. En insistant sur le décalage avec les monuments des humbles et le nombre des veuves laissées par la Révolution, le livre se clôt sur une tonalité polémique qui risque de faire oublier l'intérêt d'une démarche à contre-courant, qui aura négligé totalement les combattants de la Contre-Révolution.